DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

PAR

MISS MARTINEAU;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. BENJAMIN LAROCHE,

Traducteur des Œuvres de lord Byron.

Tome Troisième.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMPᵉ.

LEIPZIG, L. MICHELSEN.

1838

Google

CHAPITRE PREMIER.

IDÉE DE L'HONNEUR.

> Le talent et le mérite sont les seuls motifs permanents de distinction. Le Tout-Puissant leur a conféré d'éternelles lettres de noblesse, et ce sont eux qui font les noms brillants et immortels auxquels nos enfants peuvent aspirer comme les autres. Ce sera notre faute si, dans notre patrie, la société n'est pas, comme le gouvernement, organisée sur une base nouvelle. Miss SEDGWICK.

Sans doute il vaut mieux vivre pour l'honneur que pour la richesse : mais jusqu'à quel point doit exister cette préférence? cela dépend de l'idée qu'on se fait de l'honneur. Là où la vérité et la justice sont quelque chose de plus que de vains mots, l'idée d'honneur exclut toute crainte, hormis celle de mal faire. Là où l'honneur prend sa source dans l'opinion viagère des hommes, attache à la dépendance une crainte toujours présente, et que nous consultons perpétuellement pour agir ou nous abstenir, nous paralyse sans cesse; dans ce cas on subit une servitude aussi pénible que dans la poursuite de la richesse. Si la richesse s'envole, ainsi fait la popularité. Si de riches cargaisons redou-

Digitized by Google

tent sur l'Océan les écueils et les tempêtes, si les moissons peuvent être détruites par les éléments, la réputation aussi a des périls à craindre dans les différences d'opinions, dans la diversité des vues et des caractères. Si donc nous devons ajouter foi à tout ce que les moralistes ont écrit, ce que les sages ont affirmé sur la vanité et la misère à dépendre des applaudissements humains, nous devons conclure qu'il n'y a de liberté véritable ni pour les sociétés, ni pour les individus qui vivent dans la crainte de l'opinion.

Cette déférence pour l'opinion se manifeste sous diverses formes dans différentes parties du pays, et sous des combinaisons sociales dissemblables. Dans le sud, où le travail lui-même est un capital et ne peut, par conséquent, commander le respect convenable, il y a beaucoup de vanité de représentation, beaucoup de dépenses inutiles dans la crainte de l'imputation de de pauvreté, qui suivrait la moindre économie ; la vie qu'on y mène est turbulente et cavalière, par la crainte de l'imputation de lâcheté, qui suivrait le pardon des injures. La crainte du blâme est une véritable panique sous l'empire de laquelle les hommes renoncent à la liberté d'action et de parole. Dans le nord, la société a pu, grâce surtout à l'influence religieuse héritée des ancêtres, surmonter, jusqu'à un certain point, cette crainte vulgaire, en tant qu'elle se manifeste dans la turbulence du caractère ; mais là s'est arrêté le progrès. Un gentleman de la Nouvelle-Angleterre, se plaignant de l'insolence des représentants du sud au congrès envers les représentants du nord, en se prévalant de

Digitized by Google

ce que les hommes du nord ne sont pas duellistes, disait, un jour, devant moi, que, s'il était au congrès il annoncerait son intention de se battre. Je ne crois pas qu'il se fût montré en arrière de la société à laquelle il appartenait, au point d'adopter une pratique coupable qu'elle avait déracinée d'au milieu d'elle, et de l'adopter par suite de cette même crainte d'imputation qu'il méprisait dans le sud; mais l'impulsion sous l'empire de laquelle il parlait démontrait que, lorsqu'on laisse la crainte de l'opinion s'établir sous une forme quelconque, elle est apte à prendre les formes les plus fâcheuses.

Quand j'étais à Philadelphie, un incident déplorable arriva à une famille de ma connaissance. Un fils unique, âgé de dix-neuf ans, fut insulté par un de ses compagnons détude ; son père et son oncle se consultèrent sur ce qu'il y avait à faire et envoyèrent le jeune homme combattre la personne qui l'avait insulté. La mère, quand on lui apprit ce duel, demanda au ciel que, si l'un d'eux devait succomber, ce fût son fils; sans doute elle sentait, dans son cœur vertueux, que mieux vaudrait mourir qu'assassiner un homme par une lâche crainte de l'opinion. Le premier agresseur perdit un doigt, et l'affaire s'est ainsi terminée ; mais elle n'en est pas restée et elle n'en restera pas là; car ce jeune homme a reçu, des guides de sa jeunesse, une leçon de bas égoïsme, de lâcheté morale; il est à craindre qu'elle n'exerce à jamais sur lui une funeste influence, et la société dans laquelle il vit a vu sacrifier à de faux principes deux de ses membres les plus respectables.

Google

Voici ce que me disait un habitant des États du sud, où le duel est très-répandu : « Un homme peut en tuer un autre et n'en pas valoir moins pour cela. Il peut être vil dans ses transactions pécuniaires, mais il ne lui est pas permis de voler. Il peut jouer, mais il ne peut tenir une maison de jeu. » Les duellistes du sud prétendent que les bonnes manières ne peuvent exister que là où la vengeance est le châtiment des mauvaises. La crainte du blâme et de la vengeance est, pour le moins, aussi méprisable que les mauvaises manières et, incontestablement, plus vile que la crainte de l'opinion qui prévaut dans le nord.

Dans le nord, il ne saurait y avoir que peu de vanité de représentation par la difficulté de se procurer des domestiques, ce qui n'empêche pas l'ostentation de la richesse d'être grande dans les villes commerciales. C'es là que l'aristocratie se forme et se rassemble; or, comme nous l'avons déjà dit, l'aristocratie c'est le parti de la crainte, tandis que la démocratie est la parti de l'espérance. La crainte de l'opinion prend une foule de formes : il y a la crainte de la vulgarité, la crainte de la responsabilité et, surtout, la crainte de se singulariser. Il y a quelque chose de plus déplaisant, au premier aspect, dans la réserve de l'Américain du nord que dans la turbulence de la race cavalière du sud. Ce n'est que lorsque les exceptions individuelles sortent de la masse, lorsqu'elles mettent au jour la franchise et la générosité domestiques de toute la population, ce n'est qu'alors que l'étranger s'accoutume peu à peu à cette absence de toute confiance sociale, à

Google

cette réserve qui porte un cachet d'égoïsme si prononcé.

Les Américains du nord sont, par l'éducation et l'habitude, tellement accoutumés à la réserve dont je parle, qu'ils ignorent son étendue et sa singularité. Ils sont blessés des remarques que font les étrangers à propos de cette singulière manie, et du ridicule que déversent sur elle ceux de leurs compatriotes qui ont voyagé hors de leur pays. Mais la singularité est en eux. Ils peuvent parcourir le monde entier; nulle part, ils ne trouveront une société qui consente à se soumettre à la contrainte d'une réserve permanente, et à déférer sans cesse aux opinions d'autrui. Ils ne trouveront que chez eux une société où il n'est pas jusqu'aux petits enfants qui ne prennent garde de commettre des méprises et ne parlent de l'effet des actions sur l'opinion des autres; où les gens déterminent en silence quelles opinions ils exprimeront en public et celles qu'ils n'avoueront que dans l'intimité du foyer; où presque toutes les femmes écrivent des lettres pitoyables, parce qu'il est convenu qu'on ne doit pas confier ses secrets au papier; et où les personnes d'un âge mûr semblent manquer presque universellement de cette foi aux principes, qui fait qu'on les exprime en tout temps et dans toutes les circonstances.

« Mistriss B, » disait un enfant de onze ans à une de mes amies, « à quelle église allez-vous? — A celle de M***. — O mistriss B, vous êtes donc unitaire? — Non. — Pourquoi donc allez-vous dans cette église? — Parce que j'en aime le service. — Mais mistriss B, songez à l'exemple, l'exemple, mistriss B! »

Google

Après avoir passé quelque temps dans le pays, je fis observer, à une personne qui connaissait parfaitement la société au milieu de laquelle elle vivait, que, depuis mon débarquement, je n'avais pas encore vu une lettre passable écrite par une dame, quoique la conversation de plusieurs, parmi celles qui m'avaient écrit, me parût supérieure. Toutes les lettres étaient insignifiantes, réservées dans leurs expressions, limitées à des lieux communs et surchargées de flatteries.

L'art épistolaire, répondent-elles, n'existe pas en Amérique; nous n'avons pas de lettres bien écrites. La force de l'opinion publique est telle, et les périls de la publicité sont si grands, que les hommes n'écrivent pas ce qu'ils pensent, dans la crainte que leurs lettres ne tombent en de mauvaises mains. Ceci réagit sur les femmes et rend leur style artificiel. Ce n'est pas qu'il n'y ait des lettres bien écrites en Amérique; parmi mes amis et correspondants dans ce pays, il y a des femmes et des hommes dont le style pour la franchise, la grâce et la beauté, ne saurait être surpassé; mais je ne connais point de milieu entre cette excellence et l'insignifiance complète qui caractérise tout le reste.

Quand l'étranger est un peu revenu de la première impression pénible que lui cause toute cette réserve, il demande naturellement ce qui peut la rendre nécessaire. A cette question je n'ai jamais entendu faire une réponse satisfaisante. La force de l'opinion publique ne saurait faire à un individu, homme ou femme, un mal comparable à l'inconvénient de vivre dans une réserve perpétuelle. Quiconque, homme ou femme,

Digitized by Google

ne peut endurer le blâme, ferait mieux de défricher un espace dans la forêt et d'aller y vivre comme dans le seul lieu où il puisse être à l'abri des attaques de l'opinion. Quand on a peur des observations et des commentaires, il faut s'isoler entièrement de la société; car l'intérêt que des êtres humains prennent les uns aux autres est si profond et si universel, que les observations et les commentaires sont inévitables ; partout il y a des yeux pour voir, des cœurs et des esprits pour désirer et conjecturer. Naturellement, un honnête homme ne redoute pas cette investigation ; s'il n'est pas sûr de ses opinions sur une matière quelconque, il le dira et cherchera à s'éclairer ; s'il en est sûr, il les exprimera dans l'occasion et sera prêt à en avouer les motifs. Sans doute il n'est pas agréable de voir nos opinions traitées de fausses et de dangereuses, mais c'est un mal très-faible, comparé à la servitude de la dissimulation et aux tourments de la crainte. Cette servitude, ce tourment sont pires que tous les maux que pourrait infliger la force de l'opinion publique, lors même qu'elle devrait nous fermer la carrière politique, nous interdire tout succès dans notre profession et nous priver des avantages sociaux les plus précieux. Il est des membres de la société américaine qui ont trouvé la persécution, l'excommunication et la violence plus supportables que la dissimulation de leur conviction.

Peu de personnes le mettent en doute, quand la question leur est présentée d'une manière claire et distincte. Ils en conviennent à l'église, le dimanche, et

Google

dans la conversation du foyer ; et si, dans le monde, ils n'agissent pas d'après cette conviction, c'est grâce à la force de l'habitude et de l'éducation ; ils portent leurs chaînes depuis si longtemps qu'ils en sentent moins le poids. Je doute qu'ils puissent même concevoir un état de société où nul homme ne craigne son voisin, où la responsabilité des opinions n'entraîne aucun inconvénient, où les hommes, convaincus que la conséquence ne saurait se prévoir et que le juste ne doit pas la redouter, s'y exposent sans crainte et ne se tourmentent pas à calculer ce qui est incalculable. Quand le temps viendra, pour les Américains, de découvrir tout cela, d'apercevoir quelle misérable contrainte ils se sont imposée par cet asservissement à l'opinion, ils comprendront comment il se fait que, bien qu'extérieurement mieux partagés qu'aucun peuple de la terre, ils n'ont pas été pour cela plus heureux que le reste du monde. Je doute que, dans les classes inquiètes de l'ancien monde, il y ait autant de pénible sollicitude, d'anxiété nerveuse que cette seule cause en produit parmi les habitants des villes des États du nord de l'Amérique. Si j'avais à choisir, j'aimerais mieux endurer le malaise involontaire de l'ancien monde que l'anxiété gratuite du nouveau, si ce n'est que sa souffrance volontaire peut être écartée en un moment. Il est des exemples, en petit nombre, mais frappants, d'individus à l'âme forte, qui ont découvert et mettent en pratique la vraie philosophie du laisser-aller, qui ont ouvertement pris position dans les principes, et qui, préparés à toutes les consé-

Digitized by Google

quences, se résignent humblement et avec joie à toutes les inflictions possibles de l'opinion. Quoique peut-être cela n'entre pas dans leurs calculs, il est probable qu'ils trouvent dans l'opinion plus de jouissances et moins d'inconvénients que ceux qui la courtisent le plus assidument.

Si cette habitude de réserve n'était pas un mal trop sérieux, il y aurait quelque chose d'amusant à observer sa mise en pratique. A l'époque où l'ouvrage du docteur Channing, sur l'esclavage, venait de paraître, la conversation s'établit entre une dame de Boston et moi. Elle commença en me disant :

« Avez-vous lu l'ouvrage du docteur Channing?

— « Oui. Et vous?

— « Oh! non. Ne le trouvez-vous pas bien inopportun?

— « Non; je le regarde, au contraire, comme très-opportun.

— « Mais n'est-ce pas un mal que d'augmenter, en ce moment, l'effervescence publique?

— « Cela dépend de la nature de l'effervescence; mais ce livre me semble avoir un effet calmant, comme l'a, en général, l'exposition des principes vrais.

— « Mais le docteur Channing n'est pas un homme pratique, ce n'est qu'un savant dans la retraite; il n'a aucun intérêt réel dans la question.

— « Aucun intérêt matériel; cette circonstance, de même que sa retraite, le met à même de voir plus clair que d'autres, dans une question où les principes éclairent les hommes, et où la pratique semble n'avoir pour effet que de les aveugler.

Digitized by Google

— « Eh bien! je lirai certainement ce livre, puisque vous en faites tant de cas.

— « Ne le lisez pas, je vous prie, si c'est là votre unique motif. »

Bientôt après parut une réponse à l'ouvrage du docteur Channing; c'était un pamphlet qui sentait d'une lieue la crainte, les dollars et conséquemment l'insulte. Un gentleman de Boston, qui avait montré, dans des occasions importantes, un grand courage moral, ne fit aucune mention de cette réponse pendant les premiers jours de sa publication. Enfin, entendant une autre personne en parler comme elle le méritait, il dit : « Maintenant qu'on dit ouvertement son avis sur cette réponse, je n'ai aucune objection à faire connaître ce que j'en pense. J'ai gardé le silence jusqu'aujourd'hui; mais, hier, j'ai entendu quelqu'un en parler comme vous en parlez vous-même, et je n'hésite plus à déclarer que je regarde ce pamphlet comme une production infâme. »

On me dira que ce sont là des exemples spéciaux, soit; mais ils n'en attestent pas moins l'état habituel de la société par la direction donnée à la réserve. Ailleurs, il est possible que l'on craigne aussi quelquefois; mais on ne songerait pas à s'abstenir de lire un bon livre ou de garder le silence au sujet d'un mauvais pamphlet, jusqu'à ce qu'on se sentît appuyé par l'opinion d'autrui.

Quand je parlerai de l'esprit des rotations sociales, on verra combien la vie domestique des Américains contraste fortement avec cet état de choses : ce que

Digitized by Google

je déplore en ce moment, c'est un égoïsme individuel trop généralement répandu.

Le voyageur doit aller dans l'ouest, s'il veut voir régner universellement la liberté et la franchise des manières. Les gens de l'ouest ont un laisser-aller confortable, également éloigné de l'arrogance du sud et de la timidité du nord, ils joignent à cela l'hospitalité qui distingue le pays tout entier, en sorte que c'est, au total, une population séduisante. Leur assurance vient probablement de leur énergie remarquable, attestée par les conquêtes sur la nature, dont leur présence, même dans l'ouest, est un suffisant témoignage. Ce sont les gens les plus francs que j'aie vus en Amérique; aussi, au milieu d'eux, on se trouve délicieusement soulagé de ce sentiment de douleur et d'indignation que la réserve mondaine ne manque jamais d'inspirer. Si l'étranger s'entend flatter dans l'ouest, il peut conclure avec assurance que celui qui lui parle vient de la Nouvelle-Angleterre. « Nous sommes portés à croire, » me disait un habitant de l'ouest, « que, quelles que soient les qualités d'une autre personne, nous valons autant qu'elle. » En conséquence, les relations ont eu lieu sans la moindre attention au mérite des qualités respectives. Grâce à ce charmant laisser-aller, leurs pensées libres se traduisent en actes conformes, et le monde y gagne beaucoup. Comme on doit s'y attendre, il y a, par ci par là, des exemples d'extrême présomption, mais, je n'hésite pas à le déclarer, répandus comme le sont, dans la société actuelle, la fausse modestie et la

Digitized by Google

lâcheté morale, ce degré d'assurance, qu'on nomme communément présomption, gagne chaque jour dans mon estime ; un sentiment exagéré de soi me semble une méprise moins nuisible et moins désagréable que l'idolâtrie de l'opinion; c'est une erreur qui sera rectifiée tôt ou tard, et il arrive souvent que ce n'en est pas une. L'événement décide la question d'exagération en dernier ressort, et, tant que l'événement n'aura pas prononcé, il est fort agréable d'accorder aux gens tout le mérite qu'ils se croient. Cela est plus agréable que de voir les gens restreindre leurs propres facultés par un sentiment de prudence et de réserve qui indique une égale défiance des autres et d'eux-mêmes. Si John Milton vivait aujourd'hui et qu'il avouât son espoir de produire une œuvre que le monde *ne laisserait pas mourir*, quel concert de réprobation s'élèverait contre lui! comme on l'accuserait de présomption! tandis que l'événement ayant rendu cette déclaration véritable, elle est citée maintenant comme un exemple de la noble assurance du génie.

Les gens de l'ouest ont droit de montrer de l'assurance, car ils ont prouvé ce qu'ils peuvent accomplir; ils viennent de loin avec des qualités qui ont assez de force pour les guider dans une région nouvelle; ils domptent cette région, ils la façonnent à leurs vues, et si, souvent, ils oublient que le monde est en progrès, s'ils se regardent comme relativement aussi grands dans la société actuelle qu'ils l'étaient naguère dans le désert; il faut se rappeler, pour leur justifica-

Digitized by Google

tion, qu'ils ont constaté leur puissance dans la conquête des circonstances.

S'il ne nous est pas encore donné de voir, hormis dans les exemples individuels, l'exquise union de l'intrépidité avec la modestie, de l'assurance avec la douceur; s'il faut choisir entre le désir d'être grand à ses propres yeux, et la crainte d'être petit aux yeux d'autrui, les amis des Américains souhaiteront pour eux que leur erreur soit de celles qui s'allient à trop plutôt qu'à pas assez de liberté.

Quant à l'importance attachée à l'opinion des étrangers sur l'Amérique, je l'ai trouvée moins frappante que je ne m'y attendais. Dans le sud, on est très-sensible à l'opinion du monde sur l'esclavage; dans la Nouvelle-Angleterre, la vénération pour l'Angleterre est plus grande qu'aucun peuple, selon moi, ne doit en éprouver pour un autre. L'amour de la mère-patrie, l'orgueil filial qui s'attache à la mémoire des pères sont des sentiments naturels et honorables, et l'on comprend qu'on témoigne un degré très-élevé de déférence pour ceux qui habitent actuellement le sol de cette mère-patrie et les lieux où ont vécu, pensé et parlé ces sages. Mais, tant que la supériorité ou l'infériorité d'une nation civilisée, à l'égard des autres, ne pourra être constatée avec précision, cette excessive vénération avec laquelle l'Angleterre est regardée par les Américains semble impliquer une absence d'estime pour eux-mêmes. Toutefois, c'est là un sentiment infiniment plus noble et plus salutaire que celui qui a été manifesté par quelques Anglais à l'égard de quel-

Google

ques Américains, ce mépris qui a été rétorqué par quelques Américains. Mais, dans chaque nation, les contempteurs, assez bruyants pour produire un certain effet, sont en trop petit nombre pour que nous nous arrêtions à en parler davantage. Tout Anglais qui, ayant vu et connu les Américains sur leur propre sol, ne les honore pas comme nation et ne les aime pas comme amis personnels, cet Anglais est un triste échantillon du peuple dont il porte le nom : et tout Américain qui, ayant vu et connu les Anglais sur leur propre sol, ne respecte pas sa patrie en proportion exacte de sa prédilection, pour ce qu'il y a de mieux dans les Anglais, celui-là n'est pas digne d'être Américain.

Pendant ma traversée, les Américains à bord me prévinrent que, partout, je serais importunée de cette question : « Comment trouvez-vous l'Amérique? » Arrivés à quelques milles de New-York, un bateau à vapeur vint à notre rencontre, amenant des amis de quelques-uns d'entre les passagers. Nous montâmes à bord de ce bateau à vapeur pour nous rendre à la ville : c'était bien le plus étroit, le plus sale et le plus incommode de tous les navires. Une pluie battante nous obligea de nous réfugier dans la cabine où il y avait à peine l'espace nécessaire pour se tenir debout, et nous n'étions éclairés que par une seule lampe en fort mauvais état. « Eh bien, miss M..., » dit un des passagers américains, « comment trouvez-vous l'Amérique? » C'était la première fois qu'on m'adressait la question qui devait m'être si souvent renouvelée. Toutefois,

Digitized by Google

je ne pense pas que la plupart de mes interrogateurs attachassent à ma réponse plus d'importance que ceux qui m'adressèrent, pour la première fois, cette question dans la sale cabine, ou que mon petit ami Charles, qui ne tarda pas à adopter la même formule, et me disait, de temps à autre, avec beaucoup de gravité : « Comment trouvez-vous ce pays-ci? » J'appris bientôt à n'y voir qu'une manière de commencer la conversation, comme en Angleterre nos observations météorologiques. Bien que les Américains aient de l'Angleterre une trop haute idée et ne s'estiment pas assez eux-mêmes comme nation, je pense qu'ils attachent beaucoup moins d'importance à l'opinion des étrangers sur leur patrie, que ne pourrait le faire croire aux Anglais la conduite des voyageurs américains en Angleterre. C'est sur le sol anglais que prend naissance cette anxiété. Dans leur patrie, la généralité des Américains semble comprendre ce qui est vrai des nations encore plus que des individus, à savoir que, tout agréable qu'il puisse être d'être jugé favorablement par ses voisins, cependant, quand on est vertueux et heureux en soi, le reste n'importe pas beaucoup. J'ai rencontré quelques individus qui, les uns dans l'intention de me plaire, d'autres sous l'influence de préjugés locaux, me parlaient, avec une ridicule affectation de candeur, de ce qu'ils appelaient la justesse des attaques grossières dirigées contre l'Amérique par la presse anglaise; mais j'ai eu le plaisir d'en rencontrer un plus grand nombre qui déclinaient la juridiction d'observateurs que leurs préjugés, ou quelque chose de pire, rendaient

Digitized by Google

incompétents à juger une nation. L'irritabilité de leur vanité a été beaucoup exagérée, en partie, pour servir des intérêts d'auteurs de la plus vile espèce, et, en partie, par suite de la conduite ridicule de quelques Américains en Angleterre, qui ne représentent pas plus la nation à laquelle ils appartiennent qu'un jeune Anglais qui, lorsque j'étais à New-York, remonta l'Hudson par une pluie battante, attesta que West-Point ne valait pas Richmont, descendit la rivière la nuit et déclara, à son retour, que les Américains faisaient grand bruit de paysages qui n'avaient rien que de très-ordinaire.

Ce sera un bien pour les Américains, spécialement ceux de l'est et du sud, quand ils auront sur l'honneur des idées aussi élevées que celles qui ont inspiré leurs révolutionnaires ancêtres. Quand ils auront de la démocratie l'idée qu'en avaient leurs hommes d'État de 1801, ils modéreront leur hommage à l'opinion et ajouteront à leurs vertus le culte de l'humanité : alors seulement ils seront à la hauteur de leurs institutions; alors ils jouiront de cette liberté et de cette paix intérieures dont la liberté et la paix extérieures ne sont que des moyens exceptionnels. Dans ce progrès, ils seront toujours secondés par l'accroissement des relations entre l'Angleterre et l'Amérique; car, quelque fascinés que puissent être les Américains par le spectacle du luxe, de la liberté dans la conversation et de la haute culture intellectuelle de certaines portions de la société anglaise, ils ne peuvent qu'être choqués de l'aristocratique insolence qui est le vice de l'ensemble.

Digitized by Google

L'esprit de dénigrement, cet esprit puéril et barbare, est à peine connu en Amérique; on n'a pas même d'idée de l'insolence anglaise de classe à classe, d'individu à individu, si ce n'est dans le traitement infâme des gens de couleur. Rien, dans la civilisation américaine, ne m'a frappée plus agréablement que l'invariable respect pour l'homme dans sa qualité d'homme, et rien, non plus, depuis mon retour en Angleterre, ne m'a plus affligée que le contraste que j'y ai vu sous ce rapport. L'Anglais qui n'est point allé en Amérique ne saurait se faire une idée de l'atmosphère d'insolence dans laquelle il vit, de la contagion de mépris qui infecte, dans sa patrie, toutes les relations sociales; il ne saurait comprendre jusqu'à quel point tout ce qu'il peut dire de plus vrai et de meilleur, sur le traitement des gens de couleur en Amérique, est neutralisé sur les lieux par ce seul fait, que le mépris concentré là bas sur les noirs est, ici, disséminé sur la société tout entière.

SECTION I.

ESPRIT DE CASTE.

Ce mot, ou, du moins, le sens qui s'y rattache, ne passera pas plus de mode dans une république que chez les Indous. L'idée pourra varier dans son application spéciale; mais, partout où il y aura société, il y aura hiérarchie tenace. Comme cela est naturel et inévitable, cela, par conséquent, est bien. Reste la

Digitized by Google

question de savoir quels doivent être les titres à la supériorité.

Comme il n'y a point, en Amérique, de hiérarchie féodale, excepté dans les États à esclaves, où vivent deux classes bien tranchées sans aucun autre intermédiaire, il semble absurde que ce qui reste en Europe de distinction féodale soit imité en Amérique. Partout où existe, aux États-Unis, une apparence d'aristocratie conventionnelle, elle doit prendre sa source dans la richesse, car elle ne peut s'appuyer sur la naissance. Une aristocratie d'argent est vulgaire par tous pays, et surtout dans une république. C'est la seule espèce de vulgarité que j'aie vue aux États-Unis.

J'imagine que les Anglais qui se sont plaints le plus de la vulgarité des manières américaines ont agi ainsi par deux causes : d'abord, en prenant pour base de leur jugement leurs idées conventionnelles, ce qui est une vulgarité de leur part; et ensuite parce que leurs relations avec les Américains ont été limitées à ceux qui se considèrent comme l'aristocratie des États-Unis, aux opulents et fastueux citoyens des ports atlantiques.

Les voyageurs anglais sont reçus de la manière la plus hospitalière par cette classe de la société; on les présente dans le beau monde de Boston, de New-York ou de Philadelphie, et ils apprennent à voir le pays des mêmes yeux que leurs hôtes. Il n'y a pas de mal là dedans; c'est très-naturel, mais ce n'est pas pour un étranger le moyen de bien connaître le pays et sa population. Le voyageur qui cherchera soigneusement à voir par lui-même, non avec des yeux d'Européen et

Google

d'aristocrate, mais avec des yeux d'homme, trouvera la véritable aristocratie du pays non-seulement dans les salles de bal et dans les bureaux de banque, mais aussi dans les bateaux pêcheurs, dans les magasins, dans l'enceinte des colléges et à la charrue. Jusqu'à ce qu'il ait vu tout cela et qu'il ait étudié les manières naturelles de l'aristocratie naturelle, l'Anglais, qui appliquerait à plus d'une classe la qualification de *vulgaire*, ne serait pas plus dans son droit qu'un Américain qui qualifierait de *vulgaires* tous les Anglais, après avoir vu seulement la classe des aldermans de Londres.

J'eus l'occasion de voir le grand nombre d'erreurs qui naissent de cette cause : on me parlait beaucoup de Boston, ville la plus aristocratique, la plus vaine et la plus vulgaire, si l'on en juge par sa première société, mais qui possède heureusement d'autres mérites. Ce n'est pas que je la regarde, avec ses habitants, comme la plus religieuse, la plus éclairée et la plus vertueuse ville du monde, il en est d'autres aux États-Unis que je lui préfère sous ces rapports ; mais, Londres excepté, je ne connais pas de ville qui réunisse un plus grand nombre de personnes de mérite et intéressantes à connaître ; seulement il arrive que ces personnes appartiennent, pour la plupart, à l'aristocratie naturelle, très-peu à l'aristocratie conventionnelle : leur influence est presque nulle; aussi la société ne paraît pas leur devoir grand'chose. Ces personnes-là ont leur mérite à part; mais il est tellement éparpillé, et pour ainsi dire concentré dans ceux qui

Google

le possèdent, qu'il n'est d'aucun profit pour le corps social. Quoique Boston contienne un assez grand nombre d'hommes et de femmes dont l'exemple suffit pour mettre sa société à l'abri de l'accusation d'immoralité et de mauvaise foi dans les manifestations religieuses, c'est cependant un foyer d'hypocrisie. Malgré son intelligence supérieure, le grand nombre de ses institutions de bienfaisance et son hospitalité libérale, on y trouve, à un très-haut degré, l'union extraordinaire et pernicieuse du déréglement des mœurs et de l'infidélité, avec tous les dehors de la piété la plus stricte et de la convenance la plus sévère. Ce déréglement et cette infidélité se retrouvent, je le crains, dans toutes les autres villes de l'autre côté de l'Atlantique; mais nulle part, sans doute, elle n'existe d'une manière aussi absolue avec une piété aussi ostensible. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question religieuse, mais, en ce qui concerne l'hypocrisie, je crois qu'elle prend sa principale source dans l'esprit de caste. Les habitants de la Nouvelle-Angleterre ont, il est vrai, renoncé au duel; mais les sentiments que mettait au jour la pratique du duel sont entretenus avec soin par les membres de l'aristocratie conventionnelle; cela ressort non-seulement d'une évidente hypocrisie, mais aussi de l'aveu de ceux qui ont la franchise de ne vouloir passer ni pour républicains ni pour chrétiens. Quelques-uns appellent ouvertement de leurs vœux une monarchie; d'autres insinuent constamment les avantages de cette forme de gouvernement et ne cachent point leurs dégoûts pour la république. Re-

Google

marquez, en outre, que ces hommes raisonnent toujours dans la supposition que, s'il y avait une monarchie, ils en composeraient la partie aristocratique; et pourtant, ils verraient bientôt combien leur erreur est grande à cet égard, si un événement aussi impossible arrivait jamais. Cette classe, ou plutôt cette coterie, car elle est très-peu nombreuse, n'exerce aucune influence, quoiqu'un de ses membres se soit hasardé un jour à exprimer ses vœux pour la monarchie dans un discours anniversaire du 4 juillet, discours qu'il a depuis fait imprimer; il y a du moins, dans son intrépidité, quelque chose de respectable : le reproche d'hypocrisie ne saurait l'atteindre.

Les enfants réfléchissent si fidèlement cet esprit de caste, qu'en dépit du masque de l'hypocrisie son existence ne saurait être douteuse. Les hommes faits peuvent déguiser leurs vœux aristocratiques sous leurs lamentations relatives à l'état déplorable de la littérature et de la science, supposant que la richesse et le loisir sont les conditions essentielles de la littérature, que la science et la dignité sociale sont inséparables, et commettant la légère bévue de croire que l'aristocratie naturelle de l'Angleterre, ses philosophes et ses poëtes se rattachent, par l'identité et l'origine, à son aristocratie conventionnelle. Les dames peuvent cacher aux autres et même à leurs propres yeux leur égoïste orgueil de caste, sous la prétention à une supériorité de délicatesse et de raffinement; mais de pareils déguisements ne vont point à la taille des enfants; ils répètent au dehors ce qu'on leur a appris à la maison.

Digitized by Google

Une jeune personne me disait un jour que, dans sa pension, elle appartenait à une *catégorie* délicieuse : autrefois il n'en existait pas, jusqu'au moment où y arrivèrent plusieurs filles d'épiciers enrichis; les pensionnaires du bon ton avisèrent au moyen de parer à cet inconvénient et se formèrent en catégories. Elle me dit que la fille d'un buraliste de loterie étant venue dans la pension, aucune catégorie ne voulut la recevoir, avec quelle dureté on la traita et combien il était difficile de lui venir en aide, à cause de son extrême timidité. Celle qui me donnait ces détails ajouta qu'elle et sa catégorie, composée d'une soixantaine de jeunes personnes, ne se visitaient qu'entre elles; combien il serait délicieux de n'avoir pas parmi elles de filles d'épiciers, mais que c'était impossible.

Voilà l'éducation que l'on donne sous une république. Ce qui doit consoler, c'est l'assurance énoncée dans la dernière partie des renseignements qu'on vient de lire. Les exclusifs trouvent l'exécution de leurs vœux *impossible;* ils n'obtiendront pas une monarchie, et ils ne pourront ni compléter ni clore leurs *catégories;* à plus forte raison, des fonctions républicaines ne seront-elles jamais confiées à des hommes accoutumés, dès leur enfance, à distinguer entre les professions, à regarder un épicier comme au-dessous d'un banquier. Le principal effet de l'esprit aristocratique dans une démocratie est de rendre ceux qui en sont imbus exclusifs dans un double sens, car ils sont plus encore exclus qu'ils n'excluent les autres : le seul

Google

dommage qui en résulte pour la république, c'est qu'elle a dans son sein un petit nombre d'individus agissant en vertu des principes anti-républicains, et devenus par là ses enfants pervers, au lieu d'être pour elle des amis et des serviteurs sages et utiles.

A Philadelphie, où j'allais beaucoup en société, quelques-unes des personnes de ma connaissance demeuraient dans Chesnut-Street, d'autres dans Areh-Street. Au bout de quelques semaines de résidence dans cette ville, je reconnus, à ma grande surprise, que quelques-unes des dames que j'admirais le plus, non-seulement n'avaient jamais vu d'autres dames d'une grande beauté que j'admirais tout autant qu'elles, mais qu'encore elles refusaient absolument de les voir. Je demandai plusieurs fois l'explication de ce mystère; quelqu'un me dit qu'un étranger ne pouvait rien comprendre aux usages de leur société. Je sentais que c'était vrai, mais cela ne pouvait me satisfaire. Un autre me dit que cette mutuelle ignorance provenait de ce que les dames d'Areh-Street devaient leur fortune à leurs pères, tandis que les dames de Chesnut-Street devaient la leur à leurs grands-pères; un autre qui plaisantait beaucoup sur un nouveau mode de révérence nouvellement adopté déclara que cela provenait de ce que les dames d'Areh-Street se levaient deux fois seulement sur la pointe des pieds avant de saluer, tandis que les dames de Chesnut-Street se levaient trois fois. Dans tout cela, une seule chose me parut certaine : c'est combien il était fâcheux que ces dames se privassent du plaisir de s'admirer mutuelle-

Digitized by Google

ment pour des raisons aussi futiles; car, en vérité, il n'en existait pas d'autres.

Il ne faut pas croire que le seul fait de vivre dans une république suffise pour déraciner cette espèce d'amour-propre qui prend la forme de l'orgueil de famille. C'est un point d'arrêt dans le passage de l'égoïsme à la bienfaisance; il est donc naturel et utile en son temps et en son lieu, de même qu'un enfant regarde son père comme l'homme le plus sage qu'il y ait dans le monde, de même que chacun des membres d'une famille regarde ses parents comme ce qu'il y a de plus grand, de meilleur et de plus heureux, jusqu'à l'époque où il acquiert une connaissance intime d'autres individus : ce sentiment exclusif existe partout où il y a des familles. Un homme public et éminent nous dit un jour que, dans un voyage qu'il avait fait dans une partie reculée de son État, un singulier exemple de l'orgueil de famille l'avait beaucoup amusé : deux frères, simples fermiers, s'étaient réclamés de sa parenté, ce qui, en effet, était vrai; ils se présentèrent à lui en qualité de cousins; l'un d'eux amena son fils, hideux petit magot qui avait des cheveux roux; son père lui passa la main sur les cheveux avec complaisance et déclara que c'était le vivant portrait de son oncle Richard; la ressemblance était frappante : c'était son oncle Richard trait pour trait; c'étaient les mêmes cheveux; l'oncle Richard resta quelque temps muet, et ce fut à peine si, à la fin, il put articuler quelques mots; sur quoi le père ajouta, avec un sourire de satisfaction : « Croiriez-vous que ce petit drôle

Digitized by Google

a six ans, et qu'il ne peut encore articuler un seul mot. »

Personne ne blâmera l'orgueil de famille contenu dans de sages limites; en supposant qu'il reste dans son état actuel, il est inoffensif dans le cercle étroit où son action est renfermée; mais dans une ville soumise au mouvement de la société, ce même orgueil peut se transformer en esprit de caste ou s'exalter de manière à compromettre la pureté de la fraternité républicaine. L'alternative est grave pour l'état de la république et d'une haute importance pour l'individu.

L'étendue et l'influence de l'aristocratie conventionnelle aux États-Unis indiquent l'état de la république, en ce sens qu'elles donnent une mesure de l'esprit anti-républicain qui y existe. Du reste, une pareille aristocratie doit rester trop insignifiante pour devenir jamais dangereuse; elle ne peut choisir ses membres, en restreindre le nombre ou préserver de souillure sa qualité, car il faut qu'elle se perpétue non par transmission héréditaire, mais en se recrutant au-dessous d'elle. Les épiciers s'enrichissent, les artisans deviennent gouverneurs de l'État; et heureusement qu'il n'y a ni loi, ni raison, ni désir pour qu'il en soit autrement. Ce petit nuage voltigera au-dessus de la république comme la vapeur perpétuelle qui plane au-dessus du Niagara, produite par la force et la régularité du mouvement d'en bas. Quelques-uns pourront s'affliger que le ciel ne soit jamais complétement serein; mais le petit nuage ne fera peur à personne : l'aristocratie conventionnelle de l'Amérique n'inondera

Google

pas plus la république que la vapeur blanche ne submergera la cataracte dont elle émane; l'une de ces craintes serait aussi raisonnable que l'autre.

SECTION II.

PROPRIÉTÉS.

Il est une vérité que j'ai trouvée unanimement admise aux États-Unis: c'est qu'une fortune privée trop considérable est incompatible avec l'esprit du républicanisme. La richesse est un pouvoir; et nul individu ne doit posséder une somme de pouvoir trop considérable.

Des vérités reconnues ne soulèvent aucune plainte. Je n'ai jamais rencontré personne qui blâmât l'opinion publique de sa répugnance pour la grande fortune: au contraire, tous ceux avec qui je me suis entretenue sur cette matière m'ont paru être de l'avis de tout le monde. Au milieu de cette convoitise universelle du gain, que combattent inutilement les prédicateurs dans la chaire et les moralistes dans leurs livres, il ne semble pas qu'il y ait aucune intention d'aller au delà de ce que l'opinion publique approuve. L'amour des richesses est absorbé par la déférence à l'opinion. C'est plutôt un esprit de concurrence et d'ostentation qu'un désir d'accumuler. Nous avons déjà dit que, dans les six États de la Nouvelle-Angleterre, sur une population de plus de deux millions d'habitants, c'est à peine si l'on trouverait quatre ou cinq cents fortunes de 100,000 dollars et au-dessus.

Digitized by Google